LE ROI SASSANIDE NARSÈS, LES ARABES ET LE MANICHÉISME

PAR

W. Seston

(*Extrait des* Mélanges Syriens *offerts à M. R. DUSSAUD*)

LE ROI SASSANIDE NARSÈS, LES ARABES ET LE MANICHÉISME

PAR

W. SESTON

Bien que par ses succès il ait arrêté l'offensive de Carus et de Numérien en Mésopotamie, Vahram II dut accepter d'avance les conditions de paix que Dioclétien lui fixa, car la révolte de son frère Ormizd l'obligea à marcher vers l'est de ses états pour y soumettre le Khorassan. La paix de 287 céda aux Romains la Haute Mésopotamie et le protectorat de l'Arménie. C'était renoncer à la conquête des provinces orientales de l'Empire romain qui avait été le rêve de Sapor. Cette abdication de Vahram II, autant que l'ambition d'un membre de la famille royale, causa la ruine de sa famille, quelqu'effort que le roi ait fait à la fin de sa vie pour imposer sa dynastie à la Perse [1]. A sa mort, en septembre 293, son fils Vahram III ne fut pas reconnu pour roi, et après quatre mois de règne, il fut écarté du trône par Narsès.

Le nouveau souverain, tout usurpateur qu'il fût, marqua dès son avènement sa volonté de s'appuyer sur les éléments perses les moins atteints par la civilisation occidentale. Dans les actes officiels il écrivit son nom tel qu'il était dans les dialectes de la Perse du nord, à la différence de ses prédécesseurs qui usaient de formes moins archaïques [2]. Dans ces pays, d'où était sortie la famille des Sassanides, le sentiment national était ardent ; un siècle et demi plus tard, Tansar, le *mobed* d'Ardashir, s'adressant à ces populations, y criera vengeance contre les Alexandrides et réclamera que « les villes si méchamment détruites par Alexandre au pays de Fars soient restaurées et que la Syrie et l'Égypte soient soumises au tribut » [3]. Enfin dans la geste des Sassanides sculptée sur

[1] Cf. les monnaies étudiées par F. D. PARUCK dans la *Rev. Arch.*, 1930, p. 234 qui représentent Vahram II entouré de sa famille.

[2] Cette remarque a été faite par H. H. SCHAEDER dans *Gnomon*, IX, 1933, p. 344, n. 1.

[3] Cf. J. DARMESTETER, *Journal Asiatique*, 1894, p. 548. Lactance *(de mort. pers.*, 9) n'avait pas tort d'écrire moins de vingt ans après les événements que Narsès poussé par l'exemple de Sapor voulait s'emparer de l'Orient romain.

le rocher de Chapour, Narsès se déclara, en toute occasion, le fils de Sapor et le petit-fils d'Ardashir [1] ; il effaça lui-même sur le rocher de Chapour le nom de Vahram I, fils du vainqueur des Romains et père de Vahram II, le vaincu de 287, et il se montra reçevant à la place de ceux-ci l'investiture qu'Ahoura Mazda avait accordée à la race de Sapor [2]. Certainement, ces manifestations n'étaient pas vaines. Narsès y mettait toute sa haine pour son prédécesseur ; il prétendait abolir un règne indigne du grand ancêtre, et, en se proclamant l'héritier direct de Sapor, il affirmait en face des Romains sa puissance et sa volonté de reprendre les projets du plus grand des Sassanides.

Dans l'héritage qu'il revendiquait, Narsès trouvait pour la politique religieuse une tradition que Vahram I et son fils avaient abandonnée. Jusqu'à la mort de Sapor, Mani et ses disciples avaient librement prêché dans le nord de la Perse [3]. C'est là que le fondateur de la secte avait trouvé l'aide la plus efficace, celle de Pérôz, le gouverneur du Kushan, qu'il avait peut-être converti s'il est vrai qu'une monnaie représente le Kushanshah en prière devant « Boudda le dieu » ; en tout cas, Pérôz, qui est donné dans le Fihrist comme gagné au manichéisme, adressa une lettre à son frère, le roi Sapor, pour lui recommander Mani et son église [4]. « Mani fut accueilli avec de grands honneurs ». A partir de ce moment, il fut si bien vu du prestigieux vainqueur de Valérien qu'il lui fit accepter la dédicace de son *Shapurakan ;* plusieurs années après, sous Vahram I, à la veille de sa passion, il manifesta le désir d'aller dans le Kushan, peut-être pour y chercher un refuge [5].

Il est de plus en plus probable que les communautés manichéennes étaient nombreuses et influentes dans le nord-est de l'Iran. A la fin de son règne, Vahram II, contenu à l'ouest par les Romains, étendit son royaume du côté de la Sacastène et du Kushan [6]. Alors qu'il avait martyrisé Sisinnios, le chef de la secte des Manichéens [7], il fut amené après 290, à cesser la persécution, sans doute parce qu'il ne pouvait poursuivre ses conquêtes orientales sans avoir la paix dans ses propres États, peut-être aussi parce que sur les confins du royaume Sassanide, dans l'« Inde » des documents coptes, c'est-à-dire dans

[1] Bien que Lactance dise que Sapor était l'*avus* de Narsès, l'inscription de Paikuli nous oblige à penser que Narsès était le fils de Sapor I.

[2] C'est E. Herzfeld qui a démontré, dans *Paikuli*, p. 173, que Narsès s'est approprié le bas-relief de Vahram I.

[3] C'est ce qui ressort notamment des textes de Tourfân utilisés qar Henning, Z. D. M. G., 1936, p. 9.

[4] Sur cette démarche de Pérôz, qui nous est connue par le Fihrist (éd. Flügel, p. 85) et les Képhalaia *(Mani-Fund*, p. 47), voir SCHAEDER, *Iranica*, p. 73, HENNING, *op. cit.*, p. 7-8. La lecture de la monnaie de Pérôz révélée par HERZFELD *(Paikuli*, p. 45) a été contestée par F. D. PARUCK, *Rev. Arch.*, 1928, p. 241. Pérôz vivait encore au début du règne de Narsès, car il est nommé dans l'inscription de Paikuli, avec le titre de « chef du clan des Sassanides », qui est celui du membre de la famille impériale qui est le plus âgé.

[5] Cf. *Homélie* III, p. 44.

[6] Cf. A. CHRISTENSEN, l'*Iran sous les Sassanides*, 1936, p. 223 ; HERZFELD, *Paikuli*, p. 42 suiv.

[7] Cf. *Homélie*, p. 81.

le pays de l'Indus et le Gandhara, il rencontrait des groupes manichéens avec lesquels il devait compter [1]. Ainsi s'explique peut-être que le martyre de Sisinnios ait été si tôt suivi d'une ère de tolérance pour les disciples de Mani. Dans un de leurs livres saints, les *Homélies*, les Manichéens rendaient compte de ce subit changement par un miracle : en 290, Innaios, le successeur de Sisinnios, aurait guéri Vahram II d'une grave maladie, et, par reconnaissance, le roi aurait rendu la tranquillité à ses communautés [2] ; celles-ci, sous la protection royale, auraient pu construire des lieux de culte et s'organiser. Mais il existe, dans une autre partie des Écritures Manichéennes, une version toute différente de cette Paix de l'Église. D'après le « livre historique », pour autant que nous le connaissions, c'est Narsès qui seul en aurait le mérite. Innaios, qui n'a plus le rôle d'un thaumaturge, aurait négocié l'affaire avec le roi, après qu'il aurait été introduit auprès de lui par la lettre d'un personnage important du royaume, le chef arabe Amro [3]. On ne pourra tenter de concilier les deux versions que quand le « livre historique » aura été tout entier publié. Mais dès aujourd'hui, on peut remarquer que, dans les deux versions, les Sassanides paraissent bien avoir changé d'attitude à l'égard des Manichéens, quand ils ont adopté une politique de conquête. On notera d'autre part que, dans les *Homélies*, les Arabes n'ont aucun rôle, alors que dans le « livre historique », leur action semble avoir déterminé la politique religieuse de Narsès.

La démarche qu'Amro fit auprès du roi paraît répéter celle que le Kushanshah Pérôz accomplit autrefois auprès de Sapor. Elle est pourtant authentique. En effet, comme H. H. Schaeder l'a montré [4], le chef arabe Amro n'est autre qu'Amr'ibn'Adi, et celui-ci, dès 293, a fait hommage à Narsès qui a commémoré le fait dans l'inscription de Paikuli [5]. Or 'Amr'ibn 'Adi est le cheik de Ḥira, où nous savons par la tradition arabe que les Manichéens étaient nombreux [6]. Peut-être était-il lui-même, comme Pérôz, un manichéen ; en tout cas

[1] Cf. SCHMIDT-POLOTSKY, *Mani-Fund*, p. 47 ; SCHAEDER, *Gnomon* IX, 1933, p. 349.

[2] Cf. *Homélie* III, p. 83-85.

[3] Le fait est signalé dans le résumé très succinct du « Livre historique » qui a été donné par K. SCHMIDT et H. POLOTSKY *(Ein Mani-Fund in Ægypten, Sitzungsber.d. preuss. Akad. d. Wissensch.*, 1933, p. 28-29. J'en ai aussitôt montré l'intérêt pour l'histoire de cette période (cf. *La découverte des Écritures Manichéennes, Rev. Hist. et Philo. Relig.*, 1933, p. 256).

[4] Cf. *Gnomon*, IX, p. 344. On peut ajouter aux remarques de H. H. Schaeder celle-ci que le nom d'Amro se trouve pour la première fois dans l'épigraphie du Hauran sur une inscription datée de 295 ap. J. C., qui a été trouvée à Salkhad, au débouché en Arabie romaine, d'une route commerciale *(An. Ép.*, 1936, nº 156). La forme nabatéenne עמרו est transcrite par le grec Ἄμβρος.

[5] Cf. HERZFELD, *Paikuli*, Berlin, 1924, p. 98.

[6] Ibn Qotayba fait mention à côté des Arabes de religion juive, chrétienne, zoroastrienne et fétichiste, des Manichéens, dont « la zandaqa a été importée par certains Qoréichites de Hira » dans la région de la Mecque. On doit remarquer que Mihrshah, le gouverneur perse de la Mésène, au fond du Golfe Persique, crut en Mani à la suite d'un miracle (cf. M. 47, dans MULLER, *Handschriftenreste*, II, p. 82). Voir plus loin, p. 233, n. 6 une autre preuve de l'existence du manichéisme dans la région comprise entre la Palestine, l'Arabie et le Basse-Mésopotamie. L'Adiabène et le pays de Nisibis passaient dans la tradition de la secte (cf. *Kephalaia* I, 16 et les textes

il a du compter avec l'opinion des grosses communautés manichéennes de son pays. Certes, il se peut qu'en s'attribuant dans leurs Écritures l'initiative de la Paix, les Manichéens aient seulement voulu prouver leur importance aux yeux de leurs propres fidèles. Mais il n'y eut pas de marché, nous pouvons en être sûrs. En effet, l'hommage du chef arabe n'est pas sans rapport avec l'attitude de Narsès à l'égard des Manichéens, puisqu'il est daté de l'avènement de celui-ci, et que, selon le « livre historique », les Manichéens jouirent de la liberté en Perse pendant tout le règne de Narsès. Mais ce n'est que trois ans plus tard que le Sassanide attaqua les provinces orientales de l'Empire romain. De plus, par l'inscription d'En Namara, le plus ancien monument daté de l'épigraphie arabe, dont on doit la découverte à M. René Dussaud [1], le fils d'Amr ibn Adi, Imrul'kais, a eu soin de ne se compromettre ni avec les Romains ni avec les Perses, bien qu'il eût reçu de ces derniers son titre de « roi de tous les Arabes ». Son père n'a probablement pas agi autrement. C'est Narsès qui, de lui-même, a du accorder aux Manichéens la liberté de leur propagande.

L'intérêt du Sassanide, champion de la revanche perse, était évidemment de créer des difficultés aux Romains sur la frontière de Syrie ; les Arabes pouvaient y retenir des forces importantes pendant qu'il se jetterait sur l'Arménie. Pourtant ce n'est pas pour les lancer sur les pays soumis aux Romains que Narsès s'est acquis le concours des Arabes manichéens.

A la fin du IIIe siècle, des communautés de Manichéens, fondées cinquante ans plus tôt, étaient organisées en Égypte et surtout en Thébaïde ; des relations anciennes et très étroites unissaient ces pays de mission aux disciples directs du maître ou à leurs héritiers qui étaient en Perse les chefs de l'église manichéenne. Sous Dioclétien, dans les troubles qui de la Thébaïde gagnèrent la Basse-Égypte et Alexandrie, les Manichéens prirent une part très active. La preuve en est donnée, je crois, dans les lettres que Paniskos envoya de Coptos en Thébaïde à sa femme Ploutogenia restée en Fayoum [2]. Cet Égyptien s'est rallié à la cause du *corrector* Achilleus, qui est lui-même au service de l'usurpateur L. Domitius Domitianus. Il fait partie d'une association religieuse dont les membres se disent *collegae*, comme s'il s'agissait d'un groupement de type romain. U. Wilcken a pensé que c'était là des chrétiens auxquels Paniskos se serait rallié à Coptos, alors qu'il était parti païen de Philadelphie. Il est de fait

de Tourfân cités par Henning, *(op. cit.)* pour avoir été visités par Mani, ce qui semble indiquer que des communautés y étaient organisées.

[1] Cf. R. Dussaud, *Rev. Arch.*, 1902 [2], p. 411 = *Répertoire chronologique d'épigraphie arabe* I, (1931), n° 1, où se trouve la bibliographie.

[2] Cette correspondance a été publiée par Winter d'abord dans le *Journal of Egyptian Archæology* en 1927 puis dans les *Papyri of Michigan* (1936), n° 214-221, où on trouvera la bibliographie. J'en ai repris l'étude dans un article à paraître dans les *Mélanges de l'École de Rome* 1938, où j'essaie de montrer ce que fut le participation de Paniskos à la rébellion de la Thébaïde en 296.

qu'il prie les « dieux » dans ses premières lettres et le « Seigneur Dieu » dans les suivantes. Mais, si un chrétien ne pouvait invoquer indifféremment les uns et les autres, il est une secte très répandue dans la vallée du Nil, qui pouvait adresser ses prières à un *κύριος θεός*, alors que ses croyances lui permettaient de concevoir des dieux : c'est le manichéisme. Dans la théologie manichéenne il n'y a qu'un dieu véritable, le Père de la Grandeur, mais tout ce qui procède de lui participe à sa divinité : sont ainsi des dieux les cinq hypostases, la Mère de Vie et l'Homme Primitif qui sont successivement créés pour combattre le Roi des Ténèbres. « Aucun de ces dieux n'est distinct de la cause première qui les a appelés à l'existence, mais ce sont des êtres de même nature et de même substance que le dieu suprême » [1]. Dans un culte, où les prières avaient une si grande part que S. Augustin l'appelle *oratio*, les fidèles s'adressaient au Père de la Grandeur ainsi qu'à ses Envoyés [2]. Mais dans les textes occidentaux qui nous ont conservé ces invocations, nulle part la divinité suprême n'est appelée *κύριος θεός*. Toutefois dans un fragment de la liturgie manichéenne que rapporte Sérapion de Thmuis dans son traité contre les Manichéens, le Dieu bon est dit *κύριος*, le Seigneur [4]. Il est vrai que ce titre est donné parfois à Mani [4], qui, bien qu'il ne soit pas tellement éloigné de la condition d'un être divin, n'est qu'un « apôtre de la Lumière ». Il convient donc de ne pas voir dans *κύριος θεός* une expression technique de la secte. La prudence s'impose d'autant plus qu'un néoplatonicien, tout aussi bien qu'un manichéen, aurait pu invoquer successivement les divinités secondaires et le dieu suprême de son panthéon.

Il reste heureusement dans la correspondance de Paniskos un détail qui est, je crois, caractéristique. Pour gagner Coptos, la femme de Paniskos devra, si elle le peut, voyager *μετὰ ἀνθρώπων καλῶν* [5]. S'il s'agit simplement de gens honorables, l'expression est singulière. Dans les documents coptes du Fayoum, elle revient au moins trois fois avec une valeur technique [6]. A la fin des temps, l'« erreur » des communautés manichéennes fera périr certains membres des

[1] Sur l'existence de « dieux » dans le manichéisme, les textes abondent : voir notamment le *Houahou-King (Journ. Asiat.*, 1913, p. 123), *le Khuastuanift (Journ. of the Royal Asiat. Soc.*, 1911, p. 290, et surtout F. CUMONT, *La cosmogonie manichéenne d'après Théodore Bar-Khôni*, Bruxelles, 1908, p. 18, 24, 38-40.

[2] Cf. S. AUGUSTIN, *Contra Fortun.*, I, 3 ; *Contra Epist. Man.*, 6. Il convient de remarquer que les Manichéens adressent leurs prières au *Deus Pater*, et non au *Dominus Deus*. Mais le Père de la Grandeur est très souvent appellé « Seigneur Dieu », dans les prières des Manichéens de Tourfan.

[3] *Contra Manichaeos*, XXVI, p. 41, éd. Casey *καὶ ἦν κὺριος καὶ αὺτος <καλος> ἦν καὶ ῥίζα ἦν καὶ ῥίζα καλὴ καὶ ῥίζα καλῶν*. On lit dans SHARASTANI *(Religionsparteien*, trad. Haarbrücker), I, 290 : « le sage Mani dit au début du Shapurakan que le Seignenr du royaume de la Lumière... ne connaît pas de limite ».

[4] Cf. *Homélie* I, p. 2, 3, 5, 7, où Salmaios déclare que Mani est son « maître ». Cette qualité est si couramment admise que, dans les textes chinois, Mani est appelé Ma-mo-ni, qui est la transcription de l'iranien Mar-Mani « le maître Mani » (cf. *Journ. Asiat.*, 1913, p. 127-130).

[5] Cf. *P. Mich*, 216.

[6] *Homélie* I, p. 12, 17, 18. Je dois ces références et de nombreuses indications fort utiles à l'amitié de H. Ch. Puech, qui mieux que personne en France connaît le manichéisme.

églises, « les lecteurs, les prédicateurs, les véridiques, elle mettra à mort les beaux, elle versera le sang des belles ». Pensant à la « grande guerre » qu'endurera son église, Mani se lamente sur le sort des vierges, des continents, des beaux et des lecteurs. « Je pleure, dit-il ailleurs, sur les sages et les innocents (c'est-à-dire les « Parfaits »), je pleure sur les « beaux ». Les « beaux » sont donc les titulaires d'un grade défini, peut-être les « élus », ceux qui par vocation « font le bien » [1]. On sait que chez les Cathares du Moyen Age les « bons hommes » hériteront de leur vertu. Paniskos, père de famille plein d'affection pour sa femme, n'est pas de cette élite ; tout au plus est-il un « auditeur » dans sa communauté.

Il est impossible de dire actuellement si c'est pour des raisons de doctrine que les Manichéens se mêlèrent aux insurgés de la Thébaïde ; peut-être le « livre historique », retrouvé parmi les documents coptes et encore très mal connu [2], nous renseignera-t-il. Il n'est pas du tout certain qu'il faille reconnaître l'empereur de Rome dans « le roi du royaume (situé) sur la rive de la mer (et) semblable à Jérusalem » vers lequel viendra « la coupe de la colère » au jour de la désolation [3]. Il n'est pas du tout sûr que Mani ait prononcé la condamnation de l'Empire romain, de sorte qu'on ne peut dire que les Manichéens d'Égypte ont pris les armes contre lui, tels Adamas-Lumière, le héros belliqueux, qui, tenant de la main droite sa lance et de la gauche son bouclier, se jeta sur la bête horrible du péché que Théodore bar Khôni déclare « semblable au Roi des Ténèbres » [4]. Cependant en Perse les Maguséens avaient annoncé la chute de Rome et la victoire de l'Asie. Cette prophétie, qui venait, il est vrai, des ennemis de Mani, a pu pénétrer dans la secte, comme elle a été reçue par les chrétiens d'Orient [5]. Quoi qu'il en soit, l'agitation gagna les communautés manichéennes de toute l'Égypte un peu comme cette « maladie commune à tout l'univers » qui se répandit dans les juiveries de l'Orient et qui donna tant de soucis à l'empereur Claude. On put croire que le manichéisme faisait cause commune avec les plus grands ennemis de l'Empire.

Il me semble que cet épisode a pu avoir une influence sur l'histoire de la secte telle qu'elle est rapportée par les hérésiologues. Les Manichéens nous disent dans leurs Écritures que c'est Papos, un disciple direct de Mani, qui apporta dans la vallée du Nil le message du Paraclet. Vers 300, quand Alexandre de Lycopolis écrit le premier *Contra Manichaeos*, les adversaires de la secte tenaient

[1] Cf. *Homélie* III, p. 62 ; *Kephalaia*, p. 36.

[2] M. H. Boehlig, qui s'occupe à Berlin de la conservation et de l'édition des documents coptes du Fayoum, a bien voulu me communiquer d'intéressants renseignements sur l'état du « livre historique ».

[3] *Homélie* II, p. 14.

[4] Cf. Théodore Bar-Khôni, cité par F. Cumont, *op. cit.*, p. 39-40 ; S. August., *Contra. Faust.*, XV, 6 : *Adamantem heroam belligerum, dextra hastam tenentem et sinistra clipeum* ; XX, 10 : *apud vos alius expugnat gentem Tenebrarum* (= Adamas).

[5] H. Windisch *(Die Orakel des Hystaspes*, 1929) et F. Cumont *(La fin du monde selon les mages orientaux, Rev. Hist. des Relig.*, LII, 1931, p. 80 s.), ont montré combien Lactance était tout pénétré de cette eschatologie.

le fait pour véritable, et de ces débuts de la mission le Fihrist a conservé un souvenir exact [1]. Mais dès la première moitié du IV[e] siècle apparut une autre version : le manichéisme aurait été pour la première fois prêché en Thébaïde par un *saracenus*, un Arabe appelé Scythianos. Dès son premier état, dans les *Acta Archelai*, ce récit a subi, comme on l'a vu depuis longtemps, l'influence de l'histoire de Simon le Magicien, qui serait le prototype de Mani [2]. Mais dans la version très augmentée d'Épiphane [3], il comporte des détails qui n'ont pu être inventés de toutes pièces, ainsi que l'a justement montré K. Schmidt. Ce *saracenus* serait un marchand enrichi dans le grand commerce qui transportait de l'Inde en Égypte les produits précieux de l'Orient ; il serait venu s'installer ensuite en Thébaïde à Hypsele, une bourgade située un peu au sud d'Assiout. K. Schmidt a très heureusement remarqué que par l'histoire de Scythianos nous apprenons que les Arabes, et parmi eux surtout les marchands, ont joué un rôle important dans la diffusion du manichéisme.

Les détails inattendus, que nous lisons dans Épiphane, pourraient, je crois, venir d'un récit aujourd'hui perdu, mais dont l'*Histoire Auguste* nous a sans doute conservé l'essentiel dans la *Vita Firmi* [4]. Firmus sous, les traits de qui on doit reconnaître le rebelle de la Thébaïde Achilleus, n'est ni un Égyptien, ni un Alexandrin, ni un Romain, mais un Arabe. Il n'est pas né au pays de Ḥira, mais dans une Séleucie qui peut aussi bien être celle des bords du Tigre, près de Babylone que celle de Pierie, en tout cas, dans une région qu'occupent les *Saraceni* [5]. Le *saracenus* Skythianos, dans Épiphane, quitte son pays d'origine pour aller acquérir une forte culture et se pénétrer des doctrines manichéennes dans un pays que l'hérésiologue situe aux confins de la Palestine et de l'Arabie et qui est assez exactement la zone comprise entre En Namara et Ḥira où règnent Amr'ibn Adi et son fils Imrul'kais [6]. Le Manichéen et le rebelle sont l'un et l'autre des commerçants qui ont fait une énorme fortune dans le commerce indien. A ce détail, le compilateur de l'*Histoire Auguste* accroche la mention de défenses d'éléphants dont Aurélien aurait fait l'ornement d'un trône ; pareillement, Épiphane remarque dans sa notice, en vérité très complète, sur le commerce de l'Inde, que Salomon en a reçu des défenses d'éléphants. Dans l'un et l'autre texte, ce détail est amené de la même manière [7]. Aurions-nous dans le récit de l'insurrection égyptienne de 296, récit perdu et retrouvé dans l'*Histoire Auguste*, la

[1] Cf. SCHMIDT-POLOTSKY, *Mani-Fund*, p. 85.

[2] *Acta Archelai*, LXII, p. 90-91, éd. Beeson. Cf. en particulier K. HOLL, cité par K. SCHMIDT, *op. cit.*

[3] *Pan.*, 69, éd. K. Holl.

[4] Cf. W. SESTON, *Achilleus et la révolte de l'Égypte sous Dioclétien d'après les papyrus et l'Histoire Auguste. Mél. Ecole fr. de Rome*, 1938.

[5] Cf. *Vita Firmi* 3. Sur l'habitat des *Saraceni*, voir MARCIANUS D'HÉRACLÉE *(Géogr. graeci min.* I, p. 526) et *Festus*, 14.

[6] On remarquera que cette zone où règne Amr-ibn-Adi, le protecteur des Manichéens à la cour de Narsès, est considérée par Épiphane comme le foyer du manichéisme.

[7] *Vita Firmi* 3. Épiphane, *Pan.*, II, 46.

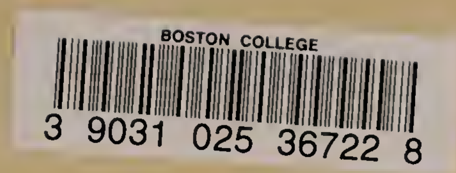
source où a puisé Épiphane pour compléter les *Acta Archelai* ? Le Scythianos d'Épiphane est-il le même homme que Firmus-Achilleus ? On peut, en tout cas, rapprocher leurs deux Vies telles qu'elles nous sont racontées vers le même moment dans l'*Histoire Auguste* et dans le *Panarion* [1].

Ainsi les Manichéens furent dans l'Empire romain au temps de Dioclétien les agents de la Perse ennemie. Sans adhérer à leurs doctrines, sans répudier le mazdéisme et les mages, Narsès se servit du bon renom qu'il s'était acquis par sa clémence dans toutes leurs communautés, pour créer chez son adversaire une agitation favorable à l'agression qu'il méditait. Il ne réussit qu'à compromettre ses protégés auprès des autorités romaines, et la persécution qu'ils subirent bientôt pouvait paraître méritée. Les instruments de la politique du Sassanide furent les commerçants Arabes du pays de Ḥira que les doctrines de Mani avaient gagnés. Épiphane le comprit si bien que le portrait de l'un d'eux, qui n'avait été qu'un agent politique des Perses, lui a peut-être servi à préciser les traits de Scythianos qui fut, selon les *Acta Archelai*, le premier apôtre de l'Égypte manichéenne.

Bordeaux, Avril 1938.

[1] Épiphane écrit son *Panarion* en 376-377 (cf. *Pan.*, 66, 20). ; c'est un peu avant qu'à la suite des travaux de N. H. Baynes et de Holl, on place aujourd'hui le plus souvent la rédaction de l'Histoire Auguste.

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBLOUX (*Imprimé en Belgique*).


BOSTON COLLEGE
3 9031 025 36722 8